

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

J. E. DELAQUIS

Joseph Berthier : étudiant modèle,
partie I

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1939, tome 38, p. 186-194

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

UN AMI DE ST-MAURICE

Les « Echos de St-Maurice » de décembre 1937 et janvier 1938 ont publié des « Souvenirs d'hospitalité et d'amitié » qui nous montrent les rapports intimes noués en des heures douloureuses entre l'Ordre de S. Dominique et le Valais, et, plus particulièrement, entre les dominicains et les chanoines de St-Maurice. Ces Souvenirs ont éveillé le désir, chez le R. P. J. Delaquis, O. P., de nous faire connaître davantage la jeunesse d'un père qui fut l'un des fondateurs de l'Université de Fribourg et l'un des amis de l'Abbaye d'Agaune. Du reste, le 21 décembre 1891, le P. Berthier fut élu membre de la Société Helvétique de St-Maurice qu'on appelait l'« Académie » et que présidait le chanoine Bourban. Le P. Delaquis, qui, selon son propre témoignage, « doit au P. Berthier d'avoir pu réaliser sa vocation », nourrit le beau projet d'écrire la Vie de son illustre confrère. De cette Vie, le P. Delaquis a réservé les prémices à nos lecteurs en leur offrant ce premier chapitre.

Joseph Berthier: étudiant modèle

Pour en parler avec précision, nous avons consulté les rares condisciples survivants parmi ses contemporains du Collège de La Roche ; la personnalité des maîtres qui secondèrent si bien l'action des parents ; les palmarès et registres où s'inscrivirent le succès et l'appréciation de ses études ; sa photographie au sortir du collège ; et d'abord le milieu natal et le cadre physique dans lequel il étudia.

Aux résultats, envisageons le rendement intellectuel, l'évolution religieuse et morale. L'éducation et l'instruction doivent marcher de pair : *puer crescebat sapientia et aetate*. Nous signalerons, en passant, quelques-uns des premiers fruits littéraires de cette heureuse formation chez celui qui, devenu dominicain, fut religieux et savant admirable, restaurateur insigne de la magnifique Basilique de Ste-Sabine à Rome, auteur d'inappréciables travaux qui enrichissent la science et honorent la vertu.

La famille, la maison paternelle

Les détails suivants, qui forment une sorte de tradition de famille, ont une valeur à part, parce qu'ils livrent, en ses origines ancestrales, la personnalité du grand religieux.

La famille Berthier de St-Germain était patriarcale. Les enfants avaient le plus grand respect pour leurs parents et employaient le *vous* en s'adressant à eux. Leur mère jouissait d'une estime particulière auprès des habitants de l'endroit. Ils lui disaient *Madame*, et ne l'appelaient jamais par son prénom, comme cela se faisait d'habitude de l'un à l'autre. François Berthier, père de Joseph, fut l'un des dirigeants de sa commune. Lui et son père étaient d'intrépides chasseurs, et lorsque le comte de Menthon séjournait à St-Germain, ils faisaient en sa compagnie de grandes battues.



Les Berthier étaient propriétaires terriens, vivant simplement mais dignement. La grand'mère ou arrière-grand'mère du P. Berthier, une dame Guillermin demeurée veuve, avait été décorée par le roi de Sardaigne pour son habileté à gérer leur domaine. Elle parcourait ses terres à cheval et montait comme un cavalier. La mère du P. Berthier appartenait à cette famille Guillermin, qui compta deux missionnaires de S. François de Sales au Vizagapatam (Indes). L'un y devint vicaire apostolique, et tous deux furent de vaillants apôtres dont on se répétait les exemples héroïques au village de St-Germain.

M. François Berthier mourut jeune, le 16 juin 1874.

Je ne l'ai pas connu, nous dit un cousin germain du P. Berthier, le chanoine Belleville, doyen de Viry en Savoie. Mais j'ai souvent rendu visite à sa mère, sœur aînée de la mienne. Excellente chrétienne, pleine de tact et de finesse, d'un heureux caractère, d'une intelligence remarquable, causeuse charmante avec une pointe de malice : que l'on trouvait renforcée dans l'étréscillante conversation de son fils.

La vive imagination du P. Berthier, unie à un si grand bon sens, s'explique par ces origines maternelles.

Auguste Berthier, frère cadet de Joseph, fut adjoint de sa commune et refit la belle route de St-Germain à Monthon. Ses fils et plusieurs de ses neveux combattirent bravement sur le front français. Les uns y sont morts, les autres en sont demeurés les glorieux mutilés.

Joseph Berthier eut six sœurs. Deux entrèrent toutes jeunes chez les dominicaines cloîtrées ; les autres contractèrent d'honorables mariages. L'aînée, jumelle de Joseph, mourut dès sa naissance. En souvenir d'elle, le P. Berthier conservait dans son bréviaire l'image de Ste Philomène, patronne de sa petite sœur.

Dans son enfance, Joseph aimait à modeler l'argile des ruisseaux. Il ébauchait de petites statues qui enchantèrent ses frères et sœurs. Déjà il tendait vers l'art. Par la suite, religieux et professeur, il modèlera la maquette d'un groupe qu'on admire encore aujourd'hui à l'Institut des Hautes Etudes à Fribourg : *Dante recevant les leçons de saint Thomas*. D'une intelligence très vive, il devança souvent ses condisciples, et parfois l'enseignement que lui donnaient ses maîtres. Lui-même nous a conté comment son père, dès son âge le plus tendre, l'intéressait à la politique, discutant avec lui du pays, de la Sardaigne et de la France ; et comment le père et l'enfant échangeaient là-dessus des idées qui les passionnaient.

M. Amoudruz, curé de Lucinge en Savoie, nous racontait récemment un joli trait de l'enfance du religieux, qu'il a bien connu. Sa mère était institutrice à St-Germain. En excellents rapports avec Mme Berthier, elle encourageait la vocation du petit Joseph, et recueillait chez la mère les réflexions du fils. Cette mère, admirable cependant, hésitait à le mettre au collège. Pour l'y décider, Joseph lui disait, en ce joli dialecte de St-Germain que les bourgeois eux-mêmes d'Annecy se faisaient honneur de parler, et qui rappelle un peu ce provençal de Mistral que

le P. Berthier aimait tant : « *Mâmâ! Mtimê u collidz!* » (Maman ! Mettez-moi au collège !). Sans doute, on aimait, dans la famille à compter sur cet enfant qui rendait déjà d'appréciables services, et bientôt pourrait seconder les siens dans l'exploitation du domaine familial. Peut-être aussi, à cette époque, le budget était-il suffisamment chargé pour ne pas l'aggraver encore par les dépenses qu'allaient nécessiter des études prolongées. L'enfant se plantait devant sa mère, apportant un argument décisif : « *The baille têt' la terr' à mon frar, é vouarde rien tiè lé pièrré!* » (Je donne toute la terre à mon frère, et je ne garde rien que les pierres !). Probablement, la charitable institutrice dut-elle s'employer à vaincre ces hésitations, car le P. Berthier nous disait : « C'est à elle que je dois ma vocation. » Il lui écrivait de temps à autre et lui exprimait sa reconnaissance. « C'est grâce à vous que je suis ce que je suis », lui disait-il. Quant à l'argument de l'enfant, il marque bien le tempérament et l'activité de l'homme et du religieux. C'est le dur labeur que toujours le P. Berthier choisira, laissant aux autres les tâches plus faciles : la terre plus souple que les pierres. Avec bon motif il pourra signer ses premières œuvres : *M. B. de la Pierre* (M. Berthier de la Pierre).

La mère du P. Berthier, Claudine Guillermin, était née à Poisy, — village qui domine l'entrée des gorges du Fier, — dans une famille nombreuse qui avait, peut-être pour cette raison, obtenu du roi une décoration, à laquelle s'adjoignaient quelques privilèges, comme l'exemption de l'impôt sur le sel. Famille de paysans, mais assez élevée, issue d'une famille Godet, originaire de Choisy. L'héroïsme et la distinction marquent aussi ce côté de l'ascendance du P. Berthier. Au XVIII^e siècle, un oncle, chanoine de l'Abbaye d'Entremont, est curé de Poisy. Son frère en était le syndic. Au temps de la Révolution, il s'employa fréquemment à cacher, même au péril de ses jours, son frère prêtre, recherché comme non assermenté. L'un des fils ou petits-fils de ce courageux maire, le P. Guillermin, fut une vocation retardée. Occupé à la charrue, après quelques essais d'études dans un collège d'Annecy, où l'esprit révolutionnaire avait compromis tant de valeurs, le jeune homme continuait, à ses heures libres, ses avides lectures. Toutes ses économies passaient

en achats de livres. Cet autodidacte atteignit le résultat où le menait sa bonne volonté, unie à la grâce divine. Il réfléchissait beaucoup, au spectacle de la grande nature, comme le petit pâtre des Landes, trois siècles plus tôt. Dieu l'appelait. « Père, dit-il un jour, je quitte la charrue ! — Pour quoi faire ? — Prêtre. — Et où ? — Je ne sais pas encore, » Peu après, il gagnait la maison d'études des PP. de S. François de Sales, la Feuillette, à Annecy. En 1852, — Joseph Berthier avait 4 ans, — il disparaissait pour toujours, missionnaire au Vizagapatam, où il s'allait dépenser sans compter au service de Dieu et des âmes.

Mme D., nièce du P. Berthier, qui nous livre une partie de ses souvenirs, ajoute ces réflexions d'un si juste bon sens :

Ces terriens et ces gens d'église ne manquent pas, entre autres, d'allure morale. Et ce milieu explique le caractère du P. Berthier. Cet homme-là, puisque supérieur, était simple et au-dessus de beaucoup de vanités ; néanmoins il était un réaliste qui ne se mouvait pas (en apparence bien entendu) uniquement sur le plan divin. Sa sœur, notre mère, était une femme intelligente, généreuse, et d'un grand bon sens. Elle avait des réparties à l'emportepièce, comme son frère, le P. Berthier.

Joseph Berthier naquit à St-Germain sur Talloires, dans la Haute-Savoie, le 2 janvier 1848, à 2 heures du matin. Cet enfant de prédilection fut placé tout à ses débuts sous le signe de Dieu, c'est-à-dire baptisé le soir même à 4 heures. Il fut confirmé en 1857, l'année de sa première communion. C'était l'aîné de huit enfants. Les parents, modestes cultivateurs, ne semblaient pas dans l'abondance, « puisqu'il fallut au collège, même en se contentant sur le plus modeste des pensions, solliciter des secours du collège lui-même, et que le paiement souffrait encore quelque retard ». A moins qu'il ne s'agisse que d'une gêne temporaire, et que le fils, soucieux de subvenir à ses parents, ait été heureux d'y avoir gagné une bourse par ses succès. Cette pension « très modeste » pourrait bien aussi nous faire toucher du doigt le dévouement pratique du petit montagnard, qui aurait voulu leur coûter le moins possible.

St-Germain est un beau et paisible village à 719 mètres d'altitude, sur les premiers contreforts des Alpes de Savoie, au-dessus du lac d'Annecy. Dans cette splendide campagne subsiste encore la maison paternelle du grand

dominicain. Un peu à l'écart, plus haut que les autres maisons, sur la pente de la montagne, isolée au milieu d'une riche prairie, au pied des rochers de la Tournette, entourée d'un merveilleux paysage, elle demeure ce qu'elle était, avec sa disposition et son aspect de jadis. On désigne encore, à l'angle du premier étage, la grande pièce qui servait d'école, dans laquelle il reçut, avec les autres enfants de la contrée, ses premières leçons. Cependant c'est tout seul qu'à l'âge de huit ans il apprit à lire l'écriture manuscrite. Dans cette modeste maison natale, en pierre grise, ancienne propriété de l'Abbaye de Talloires, Joseph Berthier, étudiant, recevra ses amis durant les vacances, entre autres Eugène Carry, et son frère François, le futur journaliste.

Au Collège de La Roche

M. le chanoine Rochon, Directeur actuel de ce Collège, a bien voulu nous offrir l'intéressant Mémoire qu'il a publié sur cet Institut, et qui a largement contribué à notre documentation.

La Roche, où le jeune Berthier va faire ses études classiques, est une petite localité de 4000 habitants, sur la route d'Annecy, à 30 km. de cette ville. Le premier bourg a été construit par les comtes de Genève, autour du rocher qui porte encore la tour du IX^e siècle, et le château du Saix. Le Collège date de la fin du XVI^e siècle. S. François de Sales le fréquenta deux années. C'était le Collège « royal puis impérial », supprimé à la Révolution, ainsi que le couvent des Cisterciennes, tout auprès, racheté en 1807 par le Prévôt de Chambéry, Mgr de Thiollaz, qui y établit le petit-séminaire actuel. La chapelle est celle des Bernardines. Un grand tableau surmontant le maître-autel, représente S. Bernard et S. Dominique, connus pour leur filiale dévotion à la Reine du Ciel. Que de fois Joseph Berthier a contemplé ces images vénérables ! Ne serait-ce pas en ce sanctuaire béni qu'il eut la première pensée de sa vocation dominicaine ?

Des constructions successives s'ajoutèrent au bâtiment primitif, et l'on admire aujourd'hui un imposant ensemble, au pied du grandiose panorama de montagnes, s'étagant, œuvre des siècles lui aussi, jusqu'aux neiges éternelles.

Quand le petit philosophe de St-Germain y entra le 3 novembre 1862, il n'avait pas tout à fait quinze ans. C'était un peu plus que la moyenne, et, à ce point de vue, il se trouvait distancé en sa défaveur par ses camarades. Mais, par sa maturation intellectuelle, il reprenait l'avantage. En ces hautes solitudes qui surplombent le lac d'Annecy, il avait pu s'initier au sérieux de la vie nécessitant les durables efforts, et mûrir son jugement. Déjà il était de ceux qui ne se résignent pas à lire sans comprendre, et sans retenir. Ainsi, à raison de cet âge, qui, chez un fils de la montagne bien plus que chez le citadin, apporte, comme centre de dispersion et de concentration tout à la fois, un stimulant au développement des qualités spirituelles, on s'explique qu'il courut en ses études à pas de géant, doublant les étapes : son élan mieux calculé ne devait fléchir qu'avec la santé. Son avidité intellectuelle trouva pour soutien un directeur énergique, ambitieux lui aussi de promouvoir le bien moral, en imprégnant la jeunesse à lui confiée, d'une intense culture classique. Ce directeur, le chanoine Grobel, est considéré comme le deuxième fondateur de la maison. S'il avait une réputation de grande sévérité, il faut reconnaître que ce fut pour le bien de cette jeune génération. Educateur de valeur profonde, très actif, très direct, son souvenir reste vivace au Collège de La Roche. Ancien élève et disciple de Mgr Dupanloup, il participait à ses méthodes, poussant, à son exemple, vigoureusement l'étude des langues classiques. Certains jours on parlait grec en récréation. Aux grandes circonstances, les élèves donnaient en langue d'Homère des pièces classiques en des séances que l'on rendait aussi solennelles que possible. Sophocle, Euripide se jouaient en grec au Collège de La Roche, nous dit le chanoine Belleville. Cet Institut avait en somme remplacé le collège « impérial » dont les externes venaient suivre les cours. L'émulation y jouait en plein son rôle bienfaisant. La classe du jeune Berthier était exceptionnellement forte. Il en sortit des hommes de haute marque, et, sans parler de celui qui nous occupe ici, mentionnons l'ancien secrétaire général de Préfecture, M. Dupraz, et le chanoine Gavard, successeur de M. Grobel à la direction du Collège.

Le désir du progrès ne se limitait point aux mois de classe suivant une mentalité trop fréquente. On emportait

en vacances la même ferveur. Du moins, notre vaillant étudiant, qui avait fait le pari — qu'il tint inexorablement — de traduire en 24 jours les 24 chants de l'Iliade. En rhétorique, le jeune humaniste avait ses idées personnelles sur les méthodes, un peu formalistes, de cet art incomparable qui prépare à l'éloquence, ou qui la présuppose... Un jour il choisit comme sujet de dissertation, ce texte paradoxal : *Contre la rhétorique !* Par où il affirmait son goût inné de la simplicité et de l'austérité. Dans le *Grand Cours*, resté célèbre sous ce nom, Berthier excellait au point de mériter en rhétorique un prix exceptionnel, hors concours. Mgr Ruche, ancien Vicaire général de Genève, en parle aussi.

J'entrai, dit-il, au Petit-Séminaire de La Roche en automne 1867. Le jeune Berthier en était à sa première année de philosophie. Nous, les petits, nous regardions avec admiration « le grand Berthier », et cette admiration fut à son comble le jour où devant les professeurs assemblés, il subit avec un magnifique succès, l'épreuve à laquelle il s'était spontanément offert : traduire, « à livre ouvert », n'importe quel passage de n'importe quel auteur grec qu'on lui proposerait.

Avec ce splendide progrès intellectuel, le côté moral marchait de pair. Berthier possédait toute la confiance de ses maîtres qui l'avaient constitué surveillant du dortoir des « petits ». « Sa surveillance, continue Mgr Ruche, devenait pour eux, suivant le cas, une protection et une aide pleine de soins. »

L'actuel curé de Neydens (Haute-Savoie), M. Orsier, qui fut, bien que d'un cours inférieur, condisciple de notre cher étudiant, dès l'année 1864, nous a aussi très aimablement écrit ses souvenirs. Il se rappelle avec plaisir son ancien camarade. Il le voit encore, maintien droit, démarche dégagée. En classe, on le donnait comme un modèle de bon élève, très aimé de ses camarades. Quoique assez gai, il demeurait habituellement sérieux. De parole facile, mais plutôt rare, ce qui se voit peu souvent. « Le jeune Berthier était peu causeur ! » Ce trait rappelle une autre jeunesse studieuse que ses condisciples baptisèrent : « le Bœuf muet ». Était-ce imitation ? analogie de tempérament intellectuel ? admiration pratique de ce grand génie ? « Déjà au collège, le jeune homme étudiait la Somme de S. Thomas », nous dit M. Orsier. Et il conclut avec raison : « Sujet remarquable ! »

Toutefois, la note gaie ne manque pas chez cet adolescent désireux de savoir et en fièvre de grandes lectures. Le P. Berthier m'a raconté lui-même un petit fait qui démontre, prise sur le vif, une gaieté pleine d'humour. C'était sans doute pendant les vacances, chez le curé ou l'instituteur des environs de St-Germain. Joseph Berthier s'y trouvait, avec les enfants réunis pour une répétition de chant. Ce jour-là on exerçait un morceau de la composition du maître. D'une inspiration bien relative à coup sûr car il débutait ainsi : *Magnificat - cat - anima mea...* Eclat de rire général ! Le maître se fâche, mais le fou rire continue de plus belle. Les petits chanteurs risquaient, hélas ! de perdre les gâteries qui récompensaient habituellement leur assiduité. Pour conjurer ce désastre, Berthier imagine une diversion : « Chante donc comme il faut ! » cria-t-il à son voisin en le poussant vivement du coude.

Voici encore le témoignage d'un ancien, l'abbé Saudan, curé de St-Sixt en Savoie :

Je n'étais pas de sa classe, nous dit-il. Il finissait quand je commençais. Je suis entré à La Roche en 1867, en classe de 6^e, et le P. Berthier était en philosophie. Je ne l'ai connu qu'une année. Le souvenir un peu confus qui me reste de lui, c'est qu'il était de grande taille, et qu'il était regardé par tous comme un élève studieux, intelligent et pieux. Chaque samedi le supérieur lisait les notes. Or, M. Berthier avait régulièrement la note 10, c'est-à-dire *très bien*. A moi, garçonnet de 12 ans, il me faisait l'effet d'un vieillard ; il me parut peu bruyant, réservé et toujours sérieux. Les meilleurs élèves formaient ce que l'on appelait pompeusement « *VAcadémie* ». Ils établissaient des concours et lisaient en public leurs compositions.

Je termine par une déclaration personnelle. Il arrive souvent que l'on parle volontiers des anciens camarades et que, parfois, l'on glisse un mot peu favorable sur le compte de l'un d'eux. Or, je puis affirmer, en toute vérité, n'avoir jamais entendu le moindre blâme sur M. Berthier, mais, au contraire, que des éloges et des sentiments de sympathie et d'estime. Je souhaite qu'on écrive sa vie, et que l'on fasse ressortir l'éclat qu'il a jeté sur le Collège de La Roche.

(A suivre.)

J. E. DELAQUIS, O. P.